Faik Tonguç, Souvenirs d'un officier ottoman (1914-1923)

Étienne Peyrat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10015>

DOI : 10.4000/monderusse.10015

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 925-927

ISBN : 978-2-7132-2542-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Étienne Peyrat, « Faik Tonguç, Souvenirs d'un officier ottoman (1914-1923) », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 57/4 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2016, Consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10015> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10015>

Faik TONGUÇ

Souvenirs d'un officier ottoman (1914-1923)

Paris : Éditions Petra, 2015, traduction du turc de Bruno Elie et préface de Jean-Pierre Mahé, 536 p.

En ces années du centenaire de la Première Guerre mondiale, l'importance des Mémoires écrits par les acteurs et témoins du conflit semble aller de soi. La traduction par Bruno Elie des *Souvenirs d'un officier ottoman (1914-1923)* vient pour tant rappeler la grande hétérogénéité de la documentation disponible en la matière, selon la région où on l'étudie. Ces souvenirs, rédigés dans les années 1960 par l'ancien officier ottoman Faik Tonguç sur la base de carnets tenus pendant la guerre, appartiennent en effet au corpus moins connu des Mémoires rédigés dans l'Empire ottoman. Le faible taux d'alphabétisation des simples soldats ottomans et les vicissitudes du conflit limitent le nombre de ces textes, mais une vague de publications en a amélioré l'accès au public turcophone dans les dernières décennies, grâce aux révélations d'archives personnelles et à la redécouverte d'éditions confidentielles plus anciennes.

On ne saurait sous-estimer le rôle de ces Mémoires dans le développement d'une historiographie récente consacrée à l'expérience ottomane de la Première Guerre mondiale, en particulier sur la question de la mobilisation de la société¹. Jusqu'à présent, peu de ces textes sont accessibles en traduction aux lecteurs non turcophones, ce qui constitue un obstacle majeur à leur utilisation dans des travaux comparés². La publication d'une version française de ces *Souvenirs* revêt donc une utilité manifeste, donnant à voir la guerre sur le front caucasien. La fabrique de l'œuvre elle-même n'est pas sans importance, car ces Mémoires reposent sur une rédaction en deux temps, à plusieurs décennies d'intervalle, ce qui se traduit par certains décalages : si c'est le plus souvent le jeune officier qui parle, le regard rétrospectif du vieil homme se fait parfois sentir. À l'exception d'un pittoresque dialogue imaginaire avec Mustafa Kemal placé en conclusion de l'ouvrage, il faut pourtant convenir que la réécriture ne fausse pas le texte original.

On ne peut s'empêcher d'associer la date de parution de cette traduction, en avril 2015, aux questions évoquées par Jean-Pierre Mahé dans une préface largement consacrée à l'intérêt des *Souvenirs* pour la compréhension du processus d'extermination des Arméniens. Mahé y note l'absence des Arméniens ottomans, à l'exception de ceux qui combattent dans les rangs russes depuis la fin de 1914, dont la férocité particulière est notée par Tonguç, qui ne nourrit pourtant pas d'animosité personnelle envers eux (p. 204-205). Le jeune officier apparaît plutôt comme imprégné des idées nationalistes de l'époque, globalement méfiant envers les minorités – certaines pages peu amènes étant réservées aux Arabes et à leur ralliement aux Britanniques (p. 287-288). Il est vraisemblable, souligne Jean-Pierre Mahé, qu'il n'ait pas eu de connaissance directe des massacres contre les Arméniens, ni même de leur déportation, en raison du cloisonnement et des structures parallèles présidant à ces opérations.

C'est en tant que témoignage de terrain sur les déboires de l'armée ottomane en Anatolie orientale que les *Souvenirs* sont particulièrement intéressants. Formé à la fois à l'École d'administration (*Mülkiye*) d'Istanbul, puis en France et au Royaume-Uni à la veille de la guerre, Tonguç ne cache pas son désarroi face à « l'effrayante réalité » d'une Anatolie orientale qu'il ne connaît pas, où il arrive au lendemain du désastre de Sarykamysch, au début de mars 1915. Sensible aux particularités culturelles, à la question de la modernité, de « l'obscurantisme », mais surtout aux détails de la vie sur le front, il donne à voir sans fard les souffrances d'une région. Les maladies, sans doute la première cause de mortalité parmi les militaires et civils ottomans de la région, sont omniprésentes, et l'infériorité des armes ottomanes est cruellement ressentie par le jeune homme³.

Tonguç dresse un tableau de l'état d'esprit des soldats ottomans pendant la guerre, de leur hostilité envers certains de leurs commandants, à commencer par Enver Pacha (p. 72) et le piètre général Mahmut Kâmil Pacha (p. 109). Le ressentiment que suscite la morgue de ces dirigeants et de leurs entourages de « jeunes officiers » est palpable, donnant lieu, sous la plume de ce jeune homme frotté d'Europe, à des comparaisons très négatives avec les dirigeants occidentaux. Le regard critique ou humoristique de Tonguç se porte aussi sur « l'obscurantisme » de nombre de ses camarades. Ses polémiques avec le « mollah Ibrahim », son compagnon de front, méritent d'être signalées, car elles dressent une image très vivante de ce que pouvaient être les discussions sur la religion musulmane en ces années (p. 134-135 *et seq.*).

Les infortunes de l'Empire ottoman au cours de la guerre ne sont pas pour rien dans l'apport que peuvent avoir les Mémoires ottomans pour le spécialiste de l'espace tsariste. La captivité en Russie, souvent complétée par des errances supplémentaires après 1918, est en effet une expérience partagée par 50 à 60 000 soldats ottomans⁴. Si, pour certains, la captivité se déroule au Caucase même, à proximité du front, beaucoup sont envoyés dans des camps dans la région de la Volga ou en Sibérie occidentale. Leurs carnets et souvenirs contiennent souvent d'intéressants passages consacrés à la situation de la Russie pendant la guerre puis la révolution, car ces prisonniers interagissent à de multiples niveaux avec les populations locales, souvent plus curieuses qu'hostiles.

Arrêté en juillet 1916, à la fin de la grande offensive tsariste contre l'Anatolie orientale, Tonguç transite d'abord par le Caucase, où il découvre l'activité de la presse « tatare » locale et des sociétés de bienfaisance musulmanes de la région en faveur des prisonniers de guerre ottomans (p. 281-282)⁵. À l'instar de nombre d'officiers prisonniers, il finit dans une situation d'exil surveillé – plus que d'internement – dans la localité de Vetluga, au nord de Nižnij-Novgorod. C'est pour Tonguç l'occasion de dresser une série de portraits hauts en couleur de ses camarades et des habitants du lieu, avec un indéniable sens de l'observation ethnographique, mais aussi une sensibilité aux mécanismes de distinction sociale et culturelle.

La dernière partie des Mémoires, consacrée aux péripéties de Tonguç à la suite de son évasion au printemps 1918, doit être placée en comparaison des autres récits disponibles, afin de se faire une idée de la grande diversité des trajectoires de sortie

de guerre pour les prisonniers de guerre ottomans. Les notes de l'auteur traduisent l'effervescence d'une Russie en révolution, où la débrouillardise devient le gage de la survie. S'il trouve le salut en Europe centrale, grâce à l'avancée allemande en 1918, d'autres s'échappent par l'Asie centrale et le Caucase⁶. D'autres prisonniers enfin décident de rester en Russie pour tenter leur chance, ne rentrant parfois que des années plus tard en Turquie kémaliste⁷. Plusieurs anecdotes soulignent la confusion et les hasards de cette époque, où Tonguç manque de perdre les carnets qu'il a tenus pendant la guerre.

Ces Mémoires aux allures de roman picaresque sont rendus disponibles grâce au travail considérable réalisé par Bruno Elie, dont la traduction rend avec justesse la voix d'un homme qui a « traversé pas mal d'aventures » (p. 51). Ce n'est pas une mince réussite, au regard de la diversité des styles et du vocabulaire, reflet des évolutions de la langue turque entre l'époque de la guerre et celle de la mise en forme du texte quarante ans plus tard. L'amateur d'histoire militaire sera comblé par les notes de bas de page les plus techniques – sur la stratégie, l'organisation ou l'équipement des armées – mais on y trouve aussi d'utiles mises au point chronologiques, politiques, culturelles ou linguistiques⁸. Toutes choses nécessaires pour que ce témoignage, fourmillant de détails et de références à la croisée des cultures, devienne une source utilisable au-delà du cercle des ottomanistes.

1 – Mehmet Beşikçi, *The Ottoman Mobilization of Manpower in the First World War: Between Voluntarism and Resistance*, Leyde – Boston : Brill, 2012.

2 – Parmi les exceptions, citons Mehmet Arif Ölçen, *Vetluga Memoir: A Turkish Prisoner of War in Russia, 1916-1918*, Gainesville, University Press of Florida, 1995 et, pour le récit du soldat ottoman palestinien Ihsan Tourdjman, Salim Tamari, *Year of the Locust: A Soldier's Diary and the Erasure of Palestine's Ottoman Past*, Berkeley – Los Angeles – Londres : University of California Press, 2011.

3 – Hikmet Özdemir, *The Ottoman Army, 1914-1918: Disease and Death on the Battlefield*, Salt Lake City : The University of Utah Press, 2008.

4 – Yücel Yanıkdağ, « Ottoman Prisoners of War in Russia, 1914-1922 », *Journal of Contemporary History*, 34 (1), 1999, p. 69-85 ; Al'fina Sibgatullina, *Kontakty tjurok-musul'man Rossijskoj i Osmanskoj imperij na rubezhe XIX-XX vv.*, M. : Institut Vostokovedenija RAN, 2010, p. 199.

5 – Betül Aslan, *Birinci Dünya Savaşı esnasında "Azerbaycan Türkleri" nin "Anadolu Türkleri" ne Kardaş Kömeği ve Bakû Müslüman Cemiyet-i Hayriyesi*, Ankara : Atatürk Kültür Merkezi, 2000.

6 – Hüsamettin Tuğaç, *Bir Neslin Dramı* : Istanbul, Çağdaş Yayınları, 1975.

7 – Etienne Forestier-Peyrat, « "Dans les forêts d'Adjarie..." : Franchir la frontière turco-soviétique, 1922-1937 », *Diasporas*, 23-24, 2014, p. 164-184.

8 – Cette érudition fait regretter les très rares coquilles qui se sont introduites dans le texte : il faut ainsi lire *tehcir* à la page 16 et *zeminlik* dans la note de la page 87.

Étienne Peyrat

SciencesPo Paris – Université de Valenciennes